

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Vers l'éternité

David Clerson

Numéro 119, automne 2014

Utopie : tout va pour le mieux dans le pire des mondes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Clerson, D. (2014). Vers l'éternité. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (119), 18–19.

# Vers l'éternité

David Clerson

ANNABELLE faisait des rêves exceptionnels, qu'elle se plaisait à me raconter. Des rêves plus grands que nature, que je la soupçonnais d'inventer mais que j'aimais entendre de sa bouche, elle qui les racontait si bien. Un matin, elle me disait s'être vue durant son sommeil la peau couverte d'un texte tatoué s'inscrivant du dessus de son crâne à l'extrémité de ses orteils, d'un texte presque vivant, se réécrivant sans cesse, à jamais inachevé mais indépendant de tout auteur. Un autre jour elle me racontait avoir combattu en rêve au sein d'un groupe terroriste qui avait décapité le chef secret d'une secte millénaire dirigeant le destin du monde et dont la dépouille fut jetée à une foule en délire qui la démembra alors que le soleil se levait sur des jours meilleurs. Une autre fois, encore, elle s'était rêvée chienne plutôt qu'humaine, mais chienne dévoreuse d'humains et capable de les séduire car parlant à la perfection les 7 000 langues de l'humanité, d'une humanité à laquelle elle mettrait un terme pour que le monde animal puisse continuer d'exister sans jamais être domestiqué.

Moi, je rêvais peu, et il me semblait que je rêvais mal, même si je savais mes rêves sincères. Une nuit, j'avais vu Annabelle nue dans un champ de blé sous un soleil brûlant. La sueur lui coulait abondamment sur le corps. C'était le cœur de l'été. Je la regardais. Je ne disais pas un mot ni ne bougeais. J'étais debout sous un arbre, où je me trouvais bêtement vêtu d'une chaude tunique en poils d'ours, et moi aussi, je suais.

Jamais je ne racontais mes rêves à Annabelle.

Je l'ai connue tôt dans ma vie, mais je ne l'ai pas connue longtemps. Elle est morte jeune, victime d'un cancer inopérable qui ne lui laissait que quelques semaines à vivre.

Avant de sombrer dans le coma, elle m'avait dit: «Tu verras, je ne pars pas pour toujours.» Et tard dans la nuit je

18 l'avais vue, par une journée de canicule, marchant au milieu

d'une foule compacte où elle avait disparu sans que je parvienne à la retrouver, mon corps s'enfonçant parmi les corps suants qui s'agglutinaient dans la rue.

Une autre nuit, j'avais rêvé qu'elle vivait au centre d'une cité biologique en régénération constante, un monde de chair vivante qui l'abritait, la nourrissait et lui assurait une jeunesse éternelle. C'était un fantasma organique au sein duquel elle n'aurait pas dû connaître la peur et la souffrance, mais je m'y étais aventuré en apportant un mal sournois qui avait attaqué les mécanismes de défense de la ville, pourri ses murs et tué celle qui se cachait en son cœur.

Il me semblait que je rêvais de mieux en mieux, mais de rêve en rêve jamais je ne parvenais à retrouver Annabelle.

Alors je tâchai de créer dans mon sommeil un espace où la revoir et vivre avec elle pour l'éternité, une île que nous pourrions habiter ensemble, mais je n'y parvins jamais, ou imparfaitement : l'île coulait sous nos pieds et nous finissions dévorés par les requins, l'île était un mirage que personne n'atteignait, l'île, chaque fois, avait des allures de naufrage, et quand je me réveillais le matin, j'étais lourd et désespéré tandis que le souvenir de l'île peu à peu s'estompait.

J'étais impuissant, et je me sentais seul parmi les hommes. Par un après-midi d'hiver glacé, je m'assis au chevet d'Annabelle et lui parlai de ce lieu vers lequel elle allait et où nous pourrions vivre ensemble, un lieu noir et éternel où tôt ou tard j'irais à mon tour. C'est ce que je lui racontai, mais je lui mentais : Annabelle et moi y finirions tous deux, mais je savais que nous ne nous y retrouverions jamais.

Et cette nuit-là je me rêvai cloporte parmi les cloportes, petite chose chitineuse errant dans un univers de brouillard.